

2 MESSE DE NOEL



Madame Huguenin (Madeleine).
lourd, écrasant comme l'angoisse même de leurs âmes.

Elle toute mince dans sa robe de deuil, avec de grands yeux navrés où se lit aussi de l'effarement. Toute blonde, avec ses traits imprécis, son sourire inquiet, elle semble chercher un petit coin pour se perdre, s'annéantir... Pauvre frêle plante que la douleur a tordue, et qui a peur de redresser sa tige torturée!

Lui, fort, lourd, bronzé par les ardents soleils qui luisent sur son grand champ de là-bas, solide comme les arbres qu'il abat sur sa terre, il regarde la douce enfant avec une sorte de respect attendri. Cette grâce menue, cette exquise fragilité le charme, lui, le fort, il se sent un immense amour pour la pauvrette, avec un désir fou de la dorloter, de la chérir.

Il est tombé dans la petite ville de X, un beau jour que sa mère, une intelligente femme, a décidé que les enfants, devant en savoir plus long que les vieux, son fils irait étudier à l'école d'agriculture. Il est sorti bon premier des études, mais le pauvre a le cœur blessé d'un dard d'amour, blessure que la douce main voudra peut-être panser...

Il hésite à le lui demander, alors qu'il est seul auprès d'elle, dans la délicieuse attente de cette messe de minuit, où il aura peut-être le bon-

heur de la conduire, elle, la jolie, la seule, dans toute aimée.

Louise, oppressée par tout ce silence, émet distraitemment, pour dire quelque chose :

—Vous partez bientôt?

—Oui, bientôt, fit-il, heureux de pouvoir enfin parler, et vous ne savez pas combien je suis content! L'air de chez nous me manque! On étouffe ici, fit-il imprimant à son cou d'athlète, un geste de gêne.

—Et là-bas, vous respirez? reprit-elle, sympathique.

—Oui, et quel bon air aussi... Tenez, mademoiselle Louise, si vous goûtiez à la brise de chez nous, vos forces reviendraient vite, allez... et, je crois que vous aimeriez cela là-bas...

—Vous croyez? émit-elle distraitemment.

Mais lui, dans un suprême effort, voulut risquer toute sa vie. Et le pauvre être rustique fut éloquent, à force d'amour. Louise l'écouta, inquiète d'abord, puis effarée, puis triste..... Il disait son désir de la faire sienne, de l'emmener là-bas où elle retrouverait la santé, et le bonheur. Certes, cela lui ferait peut-être une impression drôle au début, que la vie un peu simple de toute la famille, mais il la savait trop bonne pour ne pas aimer bien vite les êtres et les choses qu'il aimait lui.

Elle eut peur de se laisser tenter par la proposition de cet homme qui l'adorait, prise par un désir égoïste de mettre sa vie tourmentée et incertaine à l'abri du mariage, — et sourdement, elle se défendit:

—Vous savez bien que je ne pourrais être la femme qu'il vous faut. Je n'entends rien à vos travaux, et je sens que je ne pourrais jamais m'intéresser à tous les détails de votre vie de cultivateur.

Mais lui se révolta contre les obs-

tacles que Louise accumulait d'une voix blanche, fatiguée, et il fut si persuasif le pauvre simple, qu'il lui arracha: huit jours de réflexion.

Aussitôt il s'en alla, n'osant lui demander la très chère faveur de la mener auprès de la crèche du Divin Enfant; il sentait que cette douce créature si différente de tout ce qu'il avait connu jusqu'ici, lui saurait gré de son prompt départ. Et il partit le cœur gonflé d'une joie espérante...

Pauvre petite Louise!

Elle n'eut pas même le temps de voir clair dans le tumulte de son cœur. La tante vint à elle, et Louise comprit tout de suite que son destin de sacrifiée allait s'accomplir, sous l'impulsion rude de cette parente dont elle mangeait le pain depuis quelques mois..... et quel pain! Louise osait à peine le trouver dur, tant elle se sentait l'obligée de cette sœur de son père qui l'avait recueillie chez elle, au lendemain de son deuil, alors que surprise par l'adversité, la pauvre enfant ne savait de quel côté il fallait se tourner.

Et depuis ce jour, Louise avait battu le pavé de la petite ville en quête d'une situation introuvable. Le cœur et la tête lui faisaient mal en songeant à tous les échecs, à toutes les démarches incertaines, à toutes les promesses vagues... Au logis, chaque retour était marqué d'un interrogatoire douloureux, Louise fermait les yeux pour ne pas voir le regard implacable de sa redoutable tante.

—Eh bien? avait questionné Madame Renière, du ton dont s'engage la bataille, et Louise sentit qu'il fallait tout dire... et que ce serait terrible. Mais elle voulut tout de même défendre sa pauvre vie, et d'un accent navré elle raconta la démarche de Pierre, elle exprima l'émotion que lui causait cette demande, mais elle arma sa résolution de ne pas accepter de partager la vie d'un homme qu'elle n'aimait pas, qu'elle ne pourrait peut-être jamais aimer, parce que...

—Parce que tu te crois une plus grosse dame que lui, toi qui as été